

triste, va ! pour moi qui suis seul, de n'avoir pas quelqu'un à qui confier mes peines et mes espérances. Tu me manques bien, ma chérie, et c'est maintenant, plus que jamais, que j'apprécie ton bon naturel et ton amour pour ton pauvre frère, qui a le cœur brisé !

Aime-moi bien, mon ange, car je pense à toi en travaillant, et si j'espère réussir dans mes projets, c'est aussi bien pour assurer ton bonheur que pour faire ma position. Je veux que tu puisses dire : " Je suis heureuse, et c'est mon frère qui l'a voulu, pour que je l'aime davantage."

Aide bien à la petite mère, et embrasse bien, car elle bien ce bon père pour qu'il soit heureux et se console de mon absence. ...

Il y a aussi ce passage d'une lettre à sa mère, qui prouve dans quel état d'exaltation et de naïf enthousiasme le pauvre garçon s'était lancé sur Paris, comme à corps perdu :

Ce n'est pas à une vaine ambition que j'ai la triste résolution de vous sacrifier, c'est à l'avenir, c'est à l'assurance de mon existence. Ce n'est pas une illusion, une folie de jeunesse qui me fait parler, c'est un calcul fait avec calme, une espérance réalisable, car elle est fondée sur des bases presque sérieuses. D'ailleurs, vous me connaissez assez pour savoir que toute ma jeunesse n'a été qu'un long amour pour vous tous et que le but de ma vie ne tend qu'à une chose, à assurer par moi-même le bonheur de vos vieux jours.

En effet, n'est-ce pas au fils qu'appartient ce doux bonheur qu'on appelle aussi un devoir, de suspendre ces longues journées de travail que l'âge rend plus dures, plus fatigantes ? Puisque l'occasion m'en est offerte, je la saisis. Je vous aime et veux que vous puissiez dire un jour : " Si toutes les mères avaient des fils comme le nôtre, on dirait moins hautement que le siècle ne fournit plus d'hommes de cœur ! "

Les juges de la 9e Chambre se sont vus dans la triste nécessité de condamner ce malheureux !

Soumis à l'examen du docteur Blanche, Louis Bros avait été déclaré responsable de ses actes, et le tribunal correctionnel a prononcé contre lui une peine de deux mois de prison.

## DÉTAILS SUR LA MORT DE PIE IX

Depuis quelque temps, Sa Sainteté se portait et se sentait bien mieux qu'au commencement de l'hiver : les médecins constataient que tous ses organes fonctionnaient parfaitement, excepté le poulmon menacé par le catarrhe. Il y avait aussi pour Pie IX un autre danger dans la fermeture possible des fonticules, par lesquels se déversait le surcroît d'humeurs. Du reste, sa forte constitution physique combattait son grand âge, et sa forte constitution morale luttait avec avantage contre l'émotion d'événements extraordinaires ; par exemple, la mort de Victor-Emmanuel.

Le 2 février, fête de la Purification, Sa Sainteté put quitter le lit, la chaise longue, son appartement, assister à la grand'messe dans la chapelle Pauline, et même se promener un peu dans sa bibliothèque. Il paraît aussi que, là, Sa Sainteté fit ouvrir les fenêtres pour jouir un peu du grand air de l'hiver printanier de Rome.

Lorsqu'on saura que, dans les appartements du Pape, on maintenait depuis longtemps à peu près 20 degrés Réaumur, on comprendra que c'était un peu hasardé.

En effet, ce soir-là, le Pape ressentit un certain malaise : mais, jusqu'au lendemain soir, il ne se plaignit que d'une lassitude excessive ; et les habitués du Vatican disaient qu'il se portait assez bien.

Vers minuit, le Pape se plaignit d'un malaise extraordinaire ; on appela de suite le Dr Ceccarelli, qui couchait au Vatican, et qui constata immédiatement un symptôme très-grave : les fonticules des jambes étaient fermés. Les humeurs n'avaient plus d'écoulement, et allaient alors agir sur les parties vitales de l'organisme.

A trois heures et quelques minutes, une violente fièvre infectieuse se déclara. On prévint de suite le cardinal Simeoni, secrétaire d'Etat, le cardinal Pecci, camerlingue, et quelques autres dignitaires.

A quatre heures, Sa Sainteté eut un étouffement violent, que les médecins Ceccarelli, Antonini et Topai réussirent avec peine à calmer. Mais, dès ce moment, il n'y avait plus aucun espoir. A huit heures du matin, le Pape demanda le viatique, qui lui fut apporté par Mgr Marinelli, sacriste.

On appela d'urgence au Vatican le cardinal Bilio et Mgr Macchi, majordome palatin.

A midi, on croyait le trépas imminent, on administra l'extrême-onction ; les ambassades et les légations accréditées auprès du Vatican, tous les cardinaux présents à Rome, les personnes appartenant à la maison pontificale en furent avertis.

Midi sonnant, Sa Sainteté donnait sa bénédiction au lieutenant-général prince Barberini, duc de Castelvecchio, commandant la garde noble ; au prince Altieri de Viano, commandant en second, et aux autres chefs de service.

Quelques instants auparavant, Sa Sainteté avait déjà reçu le marquis Cavaletti, sénateur de Rome, et serré la main au marquis Antici-Mattei.

A midi et 45 minutes, Sa Sainteté s'entretint quelques moments avec le marquis Sachetti, fourrier du Vatican : ce fut la dernière personne qu'il reconnut.

Pendant ce temps, le cardinal Franchi, le cardinal Falloux, le cardinal Chigi, le cardinal Howard, Mgr Agnozzi, Mgr Cermi, d'autres cardinaux et des prélats étaient accourus, ainsi que beaucoup de gentilshommes et de dames des familles Borghèse, Chigi, Théodoli, Potenziani, Brazze, Macchi et autres familles patriciennes de Rome. Les ambassadeurs de France et d'Autriche, les ministres de Portugal et d'Espagne, et le corps diplomatique étaient arrivés au Vatican, mais aucun diplomate n'a été admis dans la chambre du Pape.

Le prince de Salmone, le duc de Bommarzo, le prince Bandini Giustiniani seuls y entrèrent.

Quelques minutes avant une heure, le délire s'empara du Saint-Père, et au ministère de l'intérieur on crut à sa mort ; à la Chambre des députés, on placardait même cette affiche :

" Au ministère est arrivée la nouvelle de la mort du Pape à 2 h. 30."

Lorsque cette fausse nouvelle fut apportée au Quirinal, le roi appela de suite M. M. Depretis, président du Conseil, et lui donna l'ordre de convoquer sans retard le Conseil des ministres.

Depuis onze heures du matin, l'autorité avait pris des mesures d'ordre public, en doublant les postes des gardes de la sûreté publique et des gardes municipaux sur la place de Saint-Pierre et aux abords du Vatican. Mesure du reste inutile, car, pendant toute la journée, le nombre des curieux était insignifiant à l'endroit où la grande colonnade de Bernini se rattache à la porte de bronze. Les touristes allaient et venaient librement dans l'intérieur du palais, les *misses* et les *fräulen* s'extasiaient tranquillement comme d'ordinaire devant les fresques de Raphaël et devant les marbres des musées, sans se douter que le Souverain Pontife allait mourir. Les quelques rassemblements formés se composaient des personnages privilégiés admis à l'intimité du Vatican, de reporters, d'attachés d'ambassade et de quelques badauds. Et pourtant, depuis le matin, dans toutes les églises paroissiales, le Saint-Sacrement était exposé *pro pontifice in agone* !

Mais, à Rome, l'indifférence pour la mort du Pape a été de tous les temps. C'est un des traits caractéristiques de cette ville si singulière.

A quatre heures et demie, dans l'antichambre du Pape, où se tenaient plusieurs cardinaux et prélats, le comte et la comtesse Macchi, le prince de San-Mauro, le duc et la duchesse della Regina, le marquis Merighi, le duc de Monte-Vecchio, etc., etc., on disait le rosaire, les litanies et les autres prières *in extremis*.

Dans la chambre du Pape se tenaient le cardinal Bilio et NN. SS. Macchi, Ricci et Marinelli.

A cinq heures trois quarts, Sa Sainteté rendit le dernier soupir.

On enleva le Saint-Sacrement de l'église de Saint-Pierre, la porte de bronze du Vatican fut fermée ; tous ceux qui étaient présents se retirèrent, à l'exception des camériers de cape et d'épée...

A sept heures du soir, j'ai fait une dernière excursion sur la place. Il n'y avait

presque plus personne à la grande porte, et derrière celle-ci qui était entr'ouverte, se promenaient les suisses de garde.

Tout était silencieux dans le palais, dont quelques fenêtres étaient éclairées.

Sur le Corso, sur la place Colonna, on achetait les journaux du soir, mais il n'y avait pas plus d'excitation qu'à l'ordinaire.

Tout le monde a entendu parler de la prophétie de Saint-Malachie, ce moine irlandais qui a désigné d'avance tous les papes jusqu'à la fin des temps, par une série de devises s'appliquant plus ou moins à une particularité de leur vie.

La devise correspondant à Pie IX, et pouvant se justifier par sa vie tourmentée, était : *Crux de Cruce*. Son successeur est ainsi désigné : *Lumen in caelo*, lumière dans le ciel.

Or, ces mots s'appliquent fort bien au nom du cardinal Hohenlohe, qui ferait un pape selon le cœur de M. de Bismarck. *Lohe* veut dire flamme ; *Hohenlohe*, flamme qui brille dans les hauteurs.

Il y a pourtant gros à parier que ce n'est pas ce cardinal allemand qui réalisera la prophétie. On lui trouvera, après coup, une autre application.

## Comme quoi Napoléon Ier était un Bourbon

Chacun sait que plusieurs écrivains ont pensé que l'Homme au masque de fer n'était autre qu'un frère de Louis XIV ; ce qui expliquerait, selon eux, les honneurs de toute nature qui lui étaient rendus par Saint-Mars lui-même, et les précautions prises pour que personne ne pût connaître son identité.

Or, d'après certaine légende, l'Homme au masque de fer aurait eu lui-même un enfant, dont il était aussi fort important de cacher l'origine. Cet enfant, aussitôt après sa naissance, aurait été enlevé et confié à un pêcheur d'origine corse, dont la barque était attériorée sur le rivage de l'île. Lorsque ce dernier arriva en Corse avec l'enfant confié à sa garde, ses voisins et ses amis le questionnèrent naturellement sur l'origine de cet enfant, et, comme il est plus que probable que ce dernier avait reçu une bonne somme pour faire élever l'enfant, et qu'on avait exigé de lui le silence le plus complet, il se bornait à répondre en son langage que l'enfant venait de *buona parte*, qu'il venait de bonne part.

Ces deux mots de *buona parte* furent dès lors appliqués à l'enfant qui, devenu grand, ne fut plus appelé que Buonaparte, et aurait été ainsi la souche de la famille Bonaparte.

Cette légende curieuse nous est révélée par la Société des sciences naturelles, historiques, des lettres et des beaux-arts, de la ville de Cannes ; elle a été lue à la Société par M. Tournaire, ancien adjoint au maire de Marseille.

Le personnage mystérieux qui, pendant vingt ans, vécut enfermé dans le fort de l'île Sainte-Marguerite sous la garde de Saint-Mars, a donné lieu à bien des histoires et à bien des romans, mais nous ne connaissons pas encore celle-ci, et nous comprenons fort bien que M. Tournaire ait pris le soin, avant de commencer son récit, de n'en pas garantir l'authenticité.

## AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).

Le comble de l'économie :

Hier, un monsieur vient acheter un calendrier chez un papetier, qui le lui fait un franc.

Le monsieur fait un calcul mental, puis d'un ton très-rond, comme quelqu'un qui veut traiter les affaires largement :

— Allons, je vous le prends à 95 centimes !

— Mais, monsieur...

— Je vous ferais observer qu'il y a déjà sur votre almanach quatre jours d'écoulés, dont je n'ai plus besoin !

## AGRICULTURE

### DESTRUCTION DU DORYPHORA

L'insecte vorace connu sous le nom de *doryphora decemlineata* ou *punctata*, après avoir fait son apparition près d'un village sur le Rhin, vient de se montrer également dans un champ de pommes de terre, à quelques lieues de la frontière du royaume de Saxe, c'est-à-dire près du village de Schildau, dans la préfecture de Torgau, en Prusse. Les autorités ont pris toutes les mesures propres à combattre ce double fléau. Le ministre de l'agriculture à Dresde, M. de Nostiz-Wulwitz, s'est empressé d'envoyer sur les lieux un des professeurs de l'Académie royale de sylviculture, établie à Thuringe, et l'a chargé de dresser un rapport et d'assister aux mesures qui seront prises par les autorités prussiennes pour la destruction de cet insecte.

On ne devrait, selon nous, pas plus permettre aux entomologistes qu'aux simples curieux de posséder vivants chez eux des insectes dont la propagation est si rapide et si désastreuse. C'est ce qu'on a compris à Berlin, où le ministre de l'agriculture vient de faire détruire, avec leurs œufs et leurs larves, toutes les doryphores que l'on nourrissait au musée d'agriculture pour faire des études et des expériences.

Dans la perquisition que l'on a faite dans le champ du Schildau, on n'a trouvé que 110 doryphores, mais, en revanche, une quantité innombrable de larves et d'œufs. Les rames de pommes de terre témoignent de l'extrême gloutonnerie de cet animal. Le professeur Gerstaecker, de l'Université de Greifswald, qui a été chargé par le gouvernement prussien de se rendre sur les lieux, pense que l'immigration de ce coléoptère dans ce champ a eu lieu il y a quelques semaines. Il n'y a que quelques jours que le propriétaire s'est aperçu de la présence de l'insecte dans son champ, sur une contenance d'environ deux arpents.

On a aussi trouvé des larves et des œufs dans un autre champ, situé près du même village, mais à l'opposé du premier. La destruction s'opère au moyen de benzoline, mais on craint que ce moyen ne suffise pas pour une destruction radicale.

Un colon allemand, qui se trouve depuis plusieurs années en Amérique, vient de publier un moyen très-prompt et très-sûr de se débarrasser du doryphora. On prend, dit-il, 10 livres de chaux éteinte à l'air et on la mêle avec une livre de vert de Paris (arséniate de cuivre). Après avoir bien mélangé le tout, on met la masse dans une caisse de bois de 30 centimètres de long, 15 centimètres de large, et quinze de haut, après avoir remplacé la planche du fond par de la gaze à blutoir qu'on cloue en l'étendant fortement. On cloue ensuite une anse de 3 mètres 50 de long. Muni de cette caisse, on se rend sur le champ infesté et l'on se met à saupoudrer toutes les rames. Ce travail doit se faire quand les rames sont humides de rosée ou de pluie. On emploie pour cette besogne des enfants de 8 à 12 ans.

Le colon garantit un succès complet, si l'on s'y prend à temps, c'est-à-dire au printemps, quand les rames commencent à pousser. Deux jours de travail suffisent, assure-t-il. Ce procédé est souverain, même dans les cas où les rames auraient déjà été dévorées en tout ou en partie. Ce qu'il y a de certain, ajoute-t-il, c'est que je préfère de beaucoup le doryphora à la maladie des pommes de terre.

Le doryphora aurait, d'après M. Riley, naturaliste américain, un ennemi puissant et redoutable dans une espèce de mite de la famille des acarus à laquelle nous devons le... pou. Cet insecte appelé *Uropoda-Americana* est une variété de l'insecte appelé en Europe *Uropoda-Vegetans*.

C'est dans l'Etat de l'Ohio, puis dans celui de New-York, que l'on a observé cet insecte et remarqué qu'il est de forme ovale et plate, de la grosseur d'une tête de petite épingle, de couleur brun jaunâtre. Il s'attache à l'enveloppe dure du doryphora et la transperce.—*La Science pour tous*.